

### **Claude Poissant : dans les eaux troubles de Marivaux**

Au fil de son activité théâtrale intense et multiple, Claude Poissant a développé une relation particulière, éclairée, avec Marivaux. Directeur artistique du Théâtre PàP (Petit à Petit) depuis 25 ans, le metteur en scène a amplement trempé dans la création<sup>1</sup>, mais a touché avec un égal bonheur au répertoire classique : *Lucrèce Borgia* de Victor Hugo (Théâtre Denise-Pelletier, 1996), *Bajazet* de Jean Racine (Espace GO, 1997), *Lorenzaccio* (TDP, 1999) et *Les Caprices de Marianne* (Théâtre du Trident, 1999) d'Alfred de Musset, *La Vie est un songe* de Calderon de la Barca (inauguration du nouveau TNM, 1997), *Ce soir on improvise* de Luigi Pirandello (Trident, 1994, TNM, 2000). Et de Marivaux, bien sûr : *Le Prince travesti* – qui lui vaut le prix de la meilleure mise en scène et mérite à Julie McClemens le titre de révélation de l'année 1992<sup>2</sup> – et *Le Triomphe de l'amour* (Espace GO, 1995). Si on compte les exercices publics qu'il a dirigés dans les écoles de théâtre, *La Fausse Suivante* est sa sixième mise en scène de Marivaux. Un rendez-vous attendu !

Quelques semaines avant la première, le metteur en scène avoue que le casse-tête lui paraît encore incomplet : « Je m'aperçois, en travaillant sur *La Fausse Suivante*, que Marivaux est toujours aussi complexe et que ce n'est pas parce que j'ai un peu de bagage que ma valise est bien remplie ! » C'est qu'il y a plusieurs couches de sens à percer avant d'atteindre le cœur de l'œuvre. « On peut traiter Marivaux avec une énorme légèreté, note-t-il, mais « énorme » n'est pas intéressant. On peut aussi trouver la véritable légèreté de Marivaux mais pour cela il faut d'abord s'appesantir, aller dans des zones troubles qui dépassent l'anecdote, qui n'est qu'une suite de mensonges, de quiproquos, de jalousies, de tours joués. Ces personnages centrés sur eux-mêmes écoutent toujours les autres dans

le but de se définir eux-mêmes, ne disent jamais le fond de leur pensée, le laissant en sous-texte. À nous de deviner, ou de décider de ce sous-texte, et au public, ensuite, d'en faire ce qu'il veut ! »

### **Cent fois sur le métier...**

La difficulté de Marivaux tient en partie dans la langue raffinée d'une autre époque, comme dans les travestissements qui brouillent les cartes. Non réaliste, ce théâtre se situe dans un monde factice, construit dans le but de mettre en lumière les états intérieurs des personnages. Il n'y a pas, ou peu, d'intrigue à proprement parler, mais une succession d'états qui surgissent, évoluent, se transforment au fil de dialogues éclairant peu à peu les sentiments et les pensées des personnages, qui les ignorent souvent eux-mêmes et les découvrent en même temps que le public. Voici un théâtre de l'instant présent.

« Le fait d'emboîter le casse-tête et de mettre toutes les intrigues en équilibre devient complexe, souligne Claude Poissant. Une fois qu'on a les rouages des situations, qu'on a dépassé le prétexte, on est dans la puissance des mots et là, soudain, il faut s'investir, investir un peu de ses paysages amoureux, ses petits univers les plus secrets. Il faut savoir faire, parfois à mots couverts, des confidences qui nourriront soit son propre personnage, soit celui de l'autre. Ce n'est pas thérapeutique mais c'est inévitable pour des comédiens, un metteur en scène, des concepteurs : pour comprendre une œuvre, il faut parler de son contenu; et comme le principal contenu de Marivaux, ce sont les méandres amoureux, on est forcément convié à quelque chose de dangereux, de troublant. Selon son passé, selon sa classe sociale et le vécu qui en découle, chacun a sa compréhension, son interprétation, mais on doit s'entendre sur une vision. Ce qui est laborieux et exige bien des débats entre la tête et le cœur. Pour moi, ce serait impossible de traiter d'une chose aussi impalpable,

mais importante, que ce pour quoi on est né : aimer – mal aimer ou haïr étant inclus là-dedans – sans s’impliquer aveuglément. »

### **Du psychologique à l’organique**

Révéler le sens caché, laisser s’exprimer l’indicible, tel est le défi. Pour y parvenir, le metteur en scène s’appuie aussi sur le travail des concepteurs, à commencer par Raymond Marius Boucher, scénographe, ami et complice de longue date. Ensemble, ils avaient élaboré un environnement « naturel » pour *Le Triomphe de l’amour* à l’Espace GO, avec un arbre suspendu dans les airs avec ses racines et, au sol, un jardin désordonné avec gazon et fleurs véritables. C’est en poursuivant dans la même philosophie, pour *La Fausse Suivante*, que leur est venue l’idée d’un arbre couché traversant la scène : « Parce qu’on avait le goût de travailler sur l’avant-scène avec les comédiens, explique le metteur en scène, l’arbre couché forme une sorte de rempart et nous permet de délimiter la zone de confiance à l’avant et la zone déambulatoire, de promenade, à l’arrière. » Toute une symbolique de vie et de mort, d’espoir et de dessèchement, est suggérée par le décor. À l’arrière, la figuration picturale du château de la Comtesse, fragile, comme en papier, plus petit que l’arbre, plus petit que les personnages, « donc plus petit que les sentiments », bouscule les proportions. Comme s’il y avait une loupe grossissante au-dessus des êtres. « À partir du moment où j’imbriquerai les univers que les comédiens auront définis dans cet espace-là, il y aura un choc. On pourra laisser tomber la psychologie nécessaire, qui est la compréhension humaine des choses, pour exprimer autrement, par la poésie, par les images qu’elle fait surgir, par la vastitude de l’âme humaine, ce qui, malgré un travail tout en rupture de la part des acteurs, de l’œil du spectateur paraît tout à fait logique, non psychologique, juste possible, juste plausible, organique. » Là se situe le secret du savoir-

faire Marivaux de Poissant, dans sa faculté à entraîner ses comédiens dans un jeu vrai, sincère, qui, à travers un langage suranné, atteint de plein fouet notre sensibilité moderne.

### **Liberté et résistance de l'artiste**

« À la fin, personne ne gagne rien, tous restent avec un petit goût d'amertume propre aux défaites amoureuses, dit-il. L'espoir serait de garder un peu d'humour par rapport à tout ça. Les spectateurs ne peuvent pas s'être amusés tout au long du spectacle des déboires amoureux de chacun sans être passés par l'effet de miroir et s'y être reconnus, sans avoir ri d'eux-mêmes en riant des personnages. La réflexion du spectateur prend toute sa force dans le fait de repartir avec une cruelle et douceuse mélancolie, un tremblement nécessaire, un regard fébrile et tendre sur son propre parcours amoureux. »

Présent dans notre paysage culturel depuis 25 ans, Claude Poissant prise avant tout la liberté de créer et déplore les innombrables contraintes auxquelles les artistes font face. « J'ai besoin de temps et de rigueur, deux éléments qu'on n'a pas facilement en ce moment, qui coûtent très cher, lance-t-il. Je ne suis pas prêt à travailler pour faire vendre des billets. Je résisterai, nous sommes nombreux à résister. » Son engagement comme directeur artistique du Théâtre PàP prime toujours et si vous lui demandez ce qui le ressourçe, il énumère « la jeunesse, la naïveté, l'innocence, les grands yeux, le rire, les voyages, la musique, et parfois l'amour ! »

Propos recueillis et mis en forme par Raymond Bertin.

<sup>1</sup> Ces dernières années, Claude Poissant a mis en scène pour le Théâtre PàP : *Crime contre l'humanité* de Geneviève Billette et *Les Enfants d'Irène*, dont il est l'auteur (1999-2000), *L'Hôtel des horizons* de Reynald Robinson et *Stampede* de François Létourneau (2000-2001), *Le Ventriloque* de Larry Tremblay – gagnant du Masque de la production Montréal – et *Le Goûteur* de Geneviève Billette (2001-2002), *Unity, mil neuf cent dix-huit* de Kevin Kerr (2003) et *Louisiane Nord* de François Godin (2004).

<sup>2</sup> Ces deux prix furent décernés par l'Association québécoise des critiques de théâtre.

**Article paru dans le programme de La Fausse Suivante, TNM, sept.-octobre 2004.**